Loaisel de Tréogate, Joseph
Marie
Adélaide de Bavière

ADÉLAIDE DE BAVIÈRE,

DRAME

EN QUATRE ACTES, EN PROSE;

A SPECTACLE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 messidor an IX.

PAR J.-M. LOAISEL TRÉOGATE.

A PARIS.

SE VEND AU THÉATRE.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC, duc de Bavière,	TAUTIN.
LE COMTE ADOLPHE, favori du duc,	VICHERAT.
ADÉLAIDE, duchesse de Bavière,	M.elle LÉVESQUE.
HILDEGARDE, sœur du duc,	M.elle BOURGEOIS.
EDMONT, écuyer et confident de Frédéric,	REVALARD.
RAMBAUT, confident d'Adolphe,	BOISCHERESSE.
OLIVIER, piqueur du duc,	RAFFILE.
LE CAPITAINE DES GARDES,	MARTIN.
UN PAYSAN.	
TROUPE DE VILLAGEOIS.	
FEMMES D'ADÉLAIDE.	
SOLDATS.	
PEUPLE.	

La scène est dans le palais du duc de Bavière.

Nota. Costumes du quinzième siècle.

ADÉLAIDE DE BAVIÈRE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le château de Frédéric, vu du côté des jardins. A la gauche des spectateurs est un trône champêtre.

SCÈNE PREMIERE.

OLIVIER, EDMONT.

OLIVIER, *se frottant les mains d'un air bien satisfait.*

Nous allons donc revoir notre bon maître !

EDMONT.

Oui, mon cher Olivier ; un courrier arrivé hier a apporté la nouvelle d'une pleine victoire remportée sur les saxons. Une grande partie de la Germanie est en notre pouvoir. La guerre est finie ; Frédéric ramène son armée triomphante, et il sera ici dans deux jours.

OLIVIER.

Quelle vie joyeuse on va mener présentement !

EDMONT.

Je l'espère.

OLIVIER.

Jeux, festins, grandes chasses, fêtes de toute espèce, ça ne finira point ! Nous en avions besoin ; oui, ma foi, nous en avions besoin ! car, entre nous, M. Edmont, on est dans ce palais d'un ennui, d'une tristesse !

EDMONT.

Oui, depuis le départ du duc, tous les plaisirs y sont suspendus.

OLIVIER.

Un comte Adolphe toujours soucieux et sombre ; un Rambaut au regard faux, et semant la défiance partout où il passe ; la duchesse bien belle, bien bonne, bien aimée et bien digne de l'être, j'en conviens, mais toujours chagrine, depuis l'absence de son époux ; la jeune Hildegarde, sœur du duc, également chérie, mais également mélancolique ; des courtisans tristes par imitation, des femmes qui s'ennuient, des valets qui baillent, voilà le tableau de la cour de Bavière en ce moment. Il n'y a que vous, M. Edmont, qui êtes toujours gai, toujours de bonne humeur, et pourtant vous aimez monseigneur autant et plus peut-être que tout ce monde-là !...

EDMONT.

Qui n'aimerait un prince si juste et si débonnaire !

OLIVIER.

Il vous le rend bien, je sais ça, moi ; il n'a rien de caché pour vous, il vous appelle son ami ; il a raison car, en vérité, vous le méritez, oui, M. Edmont, vous le méritez. J'aperçois Adélaïde avec Hildegarde... elles ont l'air contentes aujourd'hui.

EDMONT.

C'est bien naturel ; l'une va revoir un époux ; l'autre un frère. Va, mon ami, va où le devoir t'appelle, et tâche par ta conduite de te rendre digne de la place que je t'ai obtenue.

OLIVIER.

Je n'oublie point, M. Edmont, que vous m'avez tiré de mon village, et que c'est à vous que je dois l'honneur d'être l'un des piqueurs de monseigneur le duc : aussi ne doutez pas..... soyer sûr que... Adieu, M. Edmont... *(En s'en allant :)* Le brave homme !

SCENE II.

ADÉLAIDE, EDMONT, HILDEGARDE,

FEMMES DE LA DUCHESSE.

(Musique.)

ADELAIDE.

Edmont, que rien ne soit épargné pour célébrer dignement le retour du vainqueur des saxons ; je veux que cette fête soit marquée par une pompe et par un éclat extraordinaires.

EDMONT.

Madame, depuis hier on s'en occupe ; dans toute la ville

c'est un mouvement, une activité dont vous seriez ravie ! tous les citoyens indistinctement veulent y prendre part. Toute la nuit déjà s'est passée en superbes apprêts. Occupées du soin de leur parure, les femmes, surtout, s'épuisent en recherches ingénieuses pour ce grand jour ; l'une imagine une élégante simplicité ; l'autre ne croit être bien que sous de riches brocarts; celle-là prépare ses pierreries, ses colliers, ses chaînes. Enfin, tous les sexes, tous les états semblent disputer de soins et de luxe pour rendre cette fête aussi brillante que magnifique.

ADELAIDE.

Je suis sensible à ces marques de zèle et de dévouement. Allez, fidèle Edmont, entretenir cette ardeur par votre présence, et, s'il se peut, faire accélérer les préparatifs.

(Edmont sort.)

SCENE III.

ADELAIDE, HILDEGARDE, FEMMES DE LA DUCHESSE.

ADELAIDE, *se tournant vers ses femmes.*

Jeunes beautés qui ornez ce séjour, voici le moment de faire briller vos talens aimables ; tressez des guirlandes, disputez de goût et d'adresse, et que toutes les fleurs prennent sous vos doigts mille formes agréables.

(Les femmes sortent.) (Musique.)

SCENE IV.

ADELAIDE, HILDEGARDE.

ADELAIDE.

Mon ame contient à peine la foule des sentimens dont elle est agitée ! nous allons revoir ce héros, cet époux adoré!

HILDEGARDE.

Ce frère chéri !

ADELAIDE.

Il revient chargé des dépouilles de l'ennemi,

HILDEGARDE.

Au milieu de tout l'éclat de sa grande renommée ;

ADELAIDE.

Toujours aimable,

HILDEGARDE.

Toujours épris de sa belle Adélaide.

ADELAIDE.

J'aime à me le persuader. Chère Hildegarde, vous faites-vous une idée de mes transports !

HILDEGARDE.

L'âme d'une sœur sent moins vivement peut-être que le cœur d'une épouse; mais croyez, madame, que je partage votre bonheur.

ADELAIDE.

Ah! il est encore imparfait; ce n'est que dans deux jours que Frédéric fait son entrée dans cette capitale; et deux jours pour une épouse passionnée...

HILDEGARDE.

Sont bien longs, je le conçois : mais l'attente ne fera que prêter plus de charme à cette douce réunion.

ADELAIDE.

Je ne sais pourquoi, mais de noirs pressentimens m'obsèdent depuis quelques jours.

HILDEGARDE.

Loin de vous ces vains fantômes de l'imagination! il ne faut pas que le plus léger nuage obscurcisse ce front qui ne doit plus être que le siège de la joie et du plaisir.

ADELAIDE.

Je songe à la lettre d'Adolphe, à l'insolence de ce courtisan que Frédéric regarde comme un autre lui-même, et qui ose.... Cette idée, que je ne puis écarter, m'inquiète et m'afflige.

HILDEGARDE.

Laissez dans l'oubli son nom et son crime : votre mépris suffit à son châtiment. Puissent ses remords justifier le mystère dont votre bonté généreuse croit devoir couvrir son attentat!

ADELAIDE.

Avant de rentrer au palais, allons visiter ce parterre où les lettres d'un nom chéri sont tracées avec des fleurs,

HILDEGARDE.

Que vous avez plantées et cultivées vous-même ?

ADELAIDE.

C'était pour mon époux ; quel soin plus cher pouvait occuper mes loisirs !

(Elles entrent dans les bosquets.)

SCENE V.

ADOLPHE, *seul.*

Quel est donc le changement étrange de ma destinée ? Avant l'hymen de Frédéric, j'étais heureux de son bonheur, je n'usais de ma faveur que pour conseiller le bien qu'il se plaisait à faire. Il part, il me laisse auprès d'Adélaide. Je ne songe d'abord qu'à la distraire de ses ennuis ; mais l'habitude de la voir, l'accueil plein de bonté qu'elle me fait chaque jour, tout me séduit et m'entraine. Le trait le plus perçant que l'amour ait jamais lancé pénètre mon cœur, s'y enfonce de plus en plus, et je conçois le dessein coupable de rendre sensible l'épouse de mon maitre. Je fais parler mes soupirs ; leur langage n'est point entendu. J'ose écrire, et déclarer ma passion.... Que dois-je espérer de cette démarche hardie ? La crainte, l'espérance.... j'éprouve tous les tourmens de l'incertitude..... C'est le fidèle Rambaut que j'ai chargé de ce message dépositaire de ma destinée.... Il tarde bien à revenir .. qui peut l'arrêter ?.... *(Il se promène agité. Après un silence :)* O Frédéric ! pardonne à mon triste égarement : tu connais l'amour et son funeste empire ; tu ne peux ignorer que toutes les considérations se taisent devant ce cruel tyran des ames, et que la vertu elle-même, quand elle traverse ses desseins, n'est plus pour lui qu'une faible barrière qu'il renverse sans regrets comme sans remords. On vient... c'est Rambaut ! Que va-t-il m'annoncer ?...

SCENE VI.

ADOLPHE, RAMBAUT.

ADOLPHE.

M'apportes-tu la vie ou la mort ? ton air consterné m'en dit assez. Parle, cependant, et apprends-moi toute l'étendue de mon malheur. Adélaide a-t-elle reçu ma lettre ?

RAMBAUT.

Oui, seigneur, je la lui ai remise moi-même.

ADOLPHE.

Qu'a-t-elle dit ?

RAMBAUT.

Sa réponse détruit toutes vos espérances. Après avoir parcouru les premières lignes, elle m'a lancé un regard indigné, et a remis votre lettre toute ouverte à Hildegarde qui entrait en ce moment. Celle-ci, après l'avoir lue à son tour, l'a déchirée, jetée au feu en ma présence, et, par un mouvement interprète de sa colère, m'a signifié l'ordre de me retirer.

ADOLPHE.

Tu me livres au désespoir.

RAMBAUT.

Je ne puis vous dissimuler la triste vérité : Adélaïde outragée va tout révéler. Vous connaissez le caractère jaloux et emporté de Frédéric; il est juste et bon, mais terrible dans ses vengeances. Nous avons tout à redouter l'un et l'autre, car on n'oubliera point que c'est moi qui ai fait votre message.

ADOLPHE.

La générosité de la duchesse l'engagera peut-être à cacher ce fatal secret.

RAMBAUT.

Ne l'espérez pas. Vous savez comment ici se punissent les offenses dirigées contre la personne du souverain : traîné devant un brasier ardent, battu avec des verges de fer rougi, livré ensuite au plus affreux supplice, tel est le sort qui vous attend.

ADOLPHE.

Que Frédéric m'accable de tout son courroux, qu'il m'offre le fer, le feu, toutes les tortures, je les brave d'avance, et je mourrai avec mon amour pour Adélaïde,

RAMBAUT.

Qui se fera un jeu et de votre amour et de votre supplice dans les bras de son époux.

ADOLPHE.

Dans les bras de son époux !

RAMBAUT.

Ne préparez point un tel triomphe à une princesse irritée qui médite votre ruine.

ADOLPHE.

Sa haine contre moi est donc bien implacable! La vie ne m'en est que plus odieuse.

RAMBAUT.

Si vous méprisez la vie, prévenez au moins une mort infamante.

ADOLPHE.

Que faire ?

RAMBAUT.

Il est un moyen extrême, j'en conviens, qui vous répugnera peut-être, mais c'est le seul qui peut vous sauver.

ADOLPHE.

Explique-toi.

RAMBAUT.

Il ne vous reste que la triste alternative de périr ou de vous venger. Votre lettre brûlée par Hildegarde a été sous mes yeux la proie des flammes. La preuve de votre amour étant détruite, prévenez votre ennemie auprès de son époux; et au lieu de vous laisser accuser vous-même, prenez contre elle l'attitude d'accusateur.

ADOLPHE.

Me rendre coupable d'une action si lâche!

RAMBAUT.

Il est des situations qui légitiment tout.

ADOLPHE.

Si je n'ai pu en faire ma complice, faut-il que j'en fasse ma victime?

RAMBAUT.

En attendant le retour du duc, souffrez donc tranquillement ses superbes dédains,

ADOLPHE.

Ils me sont insupportables.

RAMBAUT.

Ces regards mêlés de haine et de colère qui vous attendent partout sur son passage.

ADOLPHE.

Tant d'amour a-t-il pu produire tant d'aversion !

RAMBAUT.

Apprêtez-vous à mourir en contemplant ces deux époux

ivres d'amour, dont le bonheur insultera à vos derniers instans.

ADOLPHE.

Le tableau de leur félicité suffit à mon supplice. L'enfer est dans mon cœur, mille vautours s'y attachent pour le déchirer, et mon amour se transforme en rage. Oui, je dois punir ses mépris et sa haine. Rambaut, je m'abandonne à tes conseils.

RAMBAUT.

Un seul parti vous reste, je vous l'ai dit, seigneur.

ADOLPHE.

Mais le duc condamnera-t-il une épouse qu'il aime, sans des preuves évidentes ?

RAMBAUT.

Vous connaissez ma prévoyance, à qui rien n'échappe. Effrayé du mauvais succès de votre démarche auprès d'Adélaide, et bien sûr qu'il faudrait recourir à des mesures extraordinaires pour détourner l'orage qui nous menace l'un et l'autre, je me suis déjà occupé du plan que je vous propose.

ADOLPHE.

Qu'as-tu fait ?

RAMBAUT.

Vous connaissez ma liaison avec Eglantine. fille d'honneur de la duchesse, et sa déférence aveugle à toutes mes volontés.

ADOLPHE.

Eh bien ?

RAMBAUT.

Aimée de son maître avant qu'il vît Adélaïde, et jalouse de cette princesse qui lui enleva le cœur de son amant, cette fille passionnée et vindicative fera tout contre sa rivale qu'au fond elle déteste. En sortant de chez la duchesse, je me suis rendu près d'elle, et lui ai fait part de mes desseins ; elle les approuve, et déjà nous sommes convenus des moyens de les faire réussir.

ADOLPHE.

Quelqu'un s'avance.

RAMBAUT. *(Il regarde dans la coulisse.)*

C'est Adélaïde.

ADOLPHE.

Adélaïde ! A son approche ma fureur et mes projets s'évanouissent. Est-elle seule ?

RAMBAUT.

Oui, seigneur.

ADOLPHE.

Laisse-moi. Je veux m'offrir à ses regards, lui parler, l'attendrir, ou entendre de sa bouche l'arrêt de mon infortune.

RAMBAUT.

Je sais d'avance l'accueil qu'elle va vous faire. (*Adolphe lui fait signe de sortir.*)

RAMBAUT.

Vous le voulez, seigneur? parlez-lui; je me retire. (*A part.*) Allons trouver Eglantine, et, de concert avec elle, disposer toutes choses pour conduire à fin mon projet, auquel bientôt il sera forcé de revenir.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ADOLPHE, ADÉLAIDE. (*Adèlaïde marche d'un air rêveur.*)

ADOLPHE.

Ayons le courage de l'aborder... madame.

ADELAIDE, *étonnée.*

Dieux! il ose reparaître à mes yeux!

ADOLPHE.

Madame, je connais toute l'étendue de ma faute.

ADELAIDE.

Dites de votre crime! Serviteur déloyal, comblé de biens et d'honneurs par votre maître, admis dans sa confiance la plus intime, vous en abusez pour élever l'audace de vos vues jusqu'à son épouse, et pour lui faire la plus grave des offenses, en la jugeant capable de partager votre flamme criminelle.

ADOLPHE.

Le ciel m'est témoin que je n'ai pu m'en défendre. Renfermé long-tems dans un silence respectueux, j'ai invoqué la raison, j'ai appelé à mon secours l'honneur et le courage, j'ai fait pour me vaincre des efforts plus qu'humains, mais inutilement: je n'ai plus vu que vos attraits, que votre bonté indulgente; mon ardeur s'est changée en idolâtrie, et j'ai osé vous en faire l'aveu.

ADELAIDE.

Quel étrange égarement !

ADOLPHE.

Quel mortel sur la terre résisterait à tant de charmes ?

ADELAIDE.

Ta présence et tes discours sont pour moi une double insulte : fuis loin de mes yeux.

ADOLPHE.

Je ne puis souscrire à cet ordre cruel.

ADELAIDE.

Tant d'audace me confond!

ADOLPHE.

Je lis dans vos regards le mépris et la haine. Votre image a triomphé de ma raison ; prenez garde, madame, elle pourrait encore, pour votre perte, triompher de ma vertu.

ADELAIDE.

Son ame se dévoile !

ADOLPHE.

Vous ignorez jusqu'à quel point peut me porter le désespoir. J'avais reçu de la nature une ame douce, vous l'avez aigrie, dénaturée. O madame! vous me voyez suppliant à vos genoux : permettez-moi d'embrasser la trace de vos pas, d'y attacher mes lèvres brûlantes. Soyez sensible à mon tourment, épargnez-moi des remords et des regrets éternels.

ADELAIDE.

Tremble, malheureux! tremble! *(En sortant elle rencontre Hildegarde, qui la cherche avec inquiétude. Scène muette dans le fond du théâtre.*

(Musique.)

SCENE VIII.

ADOLPHE, *seul.*

Destin horrible ! je chercherai du moins à t'adoucir : amans, époux fortunés, vous devenez tous mes ennemis ; ma jouissance à présent sera de vous tourmenter, de vous abreuver de poisons et de larmes ; c'est parmi vous que je veux trouver des victimes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La décoration comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

ADOLPHE, *seul, se promène d'un air agité.*

SCENE II.

ADOLPHE, RAMBAUT.

ADOLPHE.

Je t'attends avec une vive impatience. Je lui ai parlé, son orgueil a renversé tout mon espoir, elle m'a quitté la fureur dans les yeux, et la menace à la bouche.

RAMBAUT.

Vous n'avez plus rien à ménager.

ADOLPHE.

Non; vengeons mon humiliation, mon injure, et que tout le mal qu'elle veut me faire retombe sur elle-même.

RAMBAUT.

J'ai revu Eglantine, et toutes les mesures sont prises pour rendre infaillible le succès de notre projet : afin de mener cette trame avec plus d'adresse, le duc à son arrivée recevra un billet anonyme. Il vous interrogera, et sans que vous ayez besoin de faire volontairement le rôle toujours odieux de délateur, il vous arrachera, comme malgré vous, cette accusation sur laquelle notre salut repose. Ce coffret que je vous remets viendra achever la conviction.

ADOLPHE.

Que vois-je? *(Il lit la suscription :)* « *Au comte Adolphe.* » Mon nom de la main d'Adélaïde!

RAMBAUT.

On s'y méprendrait, n'est-ce pas, seigneur ? Eglantine a ses

entrées libres chez la duchesse : je lui dois la possession de ce petit coffre contenant divers témoignages de la tendresse d'Adélaide. Il était adressé à Frédéric, j'ai effacé son nom, et j'y ai substitué le vôtre. Dans ses heures de loisir, Adélaide s'amuse à traduire des romans français Eglantine s'est emparée secrètement de son cahier écrit de la main même de cette princesse, j'en ai détaché quelques feuilles contenant des phrases propres à tromper un époux jaloux, et j'ai mis ces papiers dans le coffret, à la place d'un billet bien tendre que j'ai eu soin de soustraire, et qui s'adressait trop clairement à Frédéric.

ADOLPHE.

La calomnie a des ressources bien terribles !

RAMBAUT.

Vous frémissez, seigneur ?

ADOLPHE.

Je ne suis pas encore assez affermi dans le crime pour envisager de sang froid tant de perfidie.

RAMBAUT.

Les scrupules ne sont plus de saison : je vous le répète, voulez-vous attendre qu'Adélaide, fière de sa beauté et de l'outrage qu'elle vous fait, se rassasie du plaisir de voir tomber sous le glaive une grande victime du pouvoir de ses charmes ?

ADOLPHE.

Elle n'en jouira pas de cet affreux plaisir ! Le sort en est jeté, je ferai tout pour consommer sa ruine. *(Lui remettant le coffret.)* Charge-toi de ce titre de conviction que je ne puis garder moi-même ; observe l'instant où j'aurai avec le duc un entretien particulier ; tiens-toi à quelque distance, et sois prêt à te montrer quand il en sera tems.

SCENE III.

ADOLPHE, RAMBAUT, EDMONT.

EDMONT, *d'un air empressé.*

Seigneur, Frédéric, qui n'avait annoncé son arrivée que dans quelques jours, a voulu sans doute nous ménager une surprise agréable : vous allez le voir dans un moment.

ADOLPHE, *avec trouble.*

Qu'entends-je ?

EDMONT.

Il s'avance à la tête de ses vaillantes cohortes et au milieu de tout un peuple accouru sur son passage. Sa marche a été si rapide, qu'il est déjà aux portes de la ville.

ADOLPHE.

O Edmont! quelle heureuse nouvelle vous venez m'annoncer!

EDMONT.

Adélaïde, déjà prévenue, court embellir l'entrée triomphale de son époux. Venez, seigneur, venez partager l'allégresse générale.

ADOLPHE.

Oui, je vole avec respect baiser la main victorieuse du sauveur de la Bavière et du héros de la Germanie. (*Fausse sortie. Edmont sort du côté opposé*)

ADOLPHE.

Il va paraître! comment soutiendrai-je sa présence?

RAMBAUT.

En homme ferme et résolu.

ADOLPHE.

O funestes effets d'une passion coupable! Seul et malheureux au milieu du bonheur commun, me voilà donc réduit à nourrir mon ame de noirceurs et d'affreuses machinations.

RAMBAUT.

Plus le moment est critique, plus vous avez besoin de tout votre courage.

ADOLPHE.

Ma résolution est inébranlable; mais il me vient une pensée qui m'inquiète : si Adélaïde allait me prévenir, et parler avant moi à Frédéric...

RAMBAUT.

Elle se gardera bien de troubler la douceur de leur première entrevue par une telle confidence. D'ailleurs, ce n'est pas dans le tumulte d'une fête qu'elle ira révéler un secret de cette importance.

SCENE IV.

ADOLPHE, RAMBAUT, OLIVIER.

OLIVIER, *accourant.*

Je l'ai vu! je l'ai vu!

RAMBAUT.

Qui? qu'as-tu vu?

OLIVIER.

Qui? Eh parbleu notre bon maître! Il traverse la ville en ce moment. J'ai fendu la foule empressée autour de lui, il m'a remarqué. *(A Rambaut qui sourit avec dédain.)* Vous riez? oui, il m'a remarqué, il m'a même fait un petit signe gracieux comme ça; *(Il fait le geste de la tête.)* Il avait l'air de me dire: « Bonjour, Olivier, bonjour, mon enfant; je suis « bien aise de te voir. » J'étais si touché de cette marque de bonté, que, si j'avais été près de lui, j'aurais eu, je crois, la hardiesse de l'embrasser.

ADOLPHE, *parlant à Rambaut.*

Allons joindre le cortège.

(Ils sortent.)

SCENE V.

OLIVIER, *seul.*

Ils n'ont pas l'air contens. Être tristes quand tout le monde est joyeux, ça veut dire, selon moi, qu'on est fâché de ce qui réjouit tout le monde. Partant, ces deux hommes-là sont contrariés par l'arrivée de monseigneur. Je ne dois pas m'en étonner; les courtisans, ça craint toujours l'œil du maître.

SCENE VI.

OLIVIER, FEMMES DE LA DUCHESSE, *portant des fleurs et des guirlandes.*

OLIVIER, *à part.*

O les jolis minois!

(Les femmes placent des guirlandes autour du trône champêtre. On voit pendre des festons, dans lesquels se voient les chiffres et les noms de Frédéric et d'Adélaïde. (Musique.)

OLIVIER.

Que ces ſemmes-là ont d'adresse et de légèreté! parlez-moi du sexe pour faire tout avec grace! Il me prend envie de partager leurs occupations. *(S'approchant avec une grande révérence.)* Mesdames, excusez ma hardiesse; mais je suis serviable de mon naturel, surtout envers le beau sexe. — Si je puis vous aider en quelque chose, disposez sans façon de votre serviteur. *(Pour se montrer galant et officieux, il prend une guirlande, et veut aussi la placer autour du trône. Il le fait de la manière la plus gauche: les femmes impatientées le chassent. Il veut revenir à la charge, on le chasse de nouveau.)*

OLIVIER.

Ces dames-là ne sont pas sensibles à un procédé honnête: c'est dommage, car elles sont jolies.

(Il sort.)

SCENE VII.

(Les femmes achèvent d'orner le trône. Le son d'instrumens guerriers se fait entendre dans le lointain. Elles prêtent l'oreille, s'avancent vers la coulisse, et vont rejoindre le cortège.) (Musique.)

SCENE VIII.

(Entrée triomphale. Frédéric, Adélaïde, Rambaut, Edmont, Olivier, pages, gardes, soldats chargés de trophées, femmes portant des corbeilles, et semant des fleurs sur le passage du duc. Des danseuses s'avancent avec un air d'abandon, et, dans leurs pas lents et voluptueux, semblent décrire sur la terre des lacs d'amour, des chaînes, des losanges ingénieuses, etc. L'une d'elles présente à la duchesse une branche de laurier.) (Musique.)

ADELAIDE, *la présentant à Frédéric.*

Il m'est doux, seigneur, de vous offrir les palmes de la gloire: elles sont immortelles comme votre nom, *(baissant la voix tendrement)* et comme l'amour que je porte à mon époux.

FREDERIC, *replaçant la couronne sur le front d'Adélaïde.)*

C'est à vous, madame, qu'appartient cet hommage: je vous dois le succès de mes armes. Dans les plus grands dan-

gers, j'invoquais le nom d'Adélaïde, et alors seulement j'étais sûr de la victoire.

(Ils vont s'asseoir sur le trône champêtre. Les trophées et les riches dépouilles de l'ennemi sont déposés, et forment tableau autour du trône. On exécute ensuite une fête militaire. Jeux, danse, combats, etc.)

(A la fin des jeux, arrive un officier du palais, qui s'avance avec audace. On s'écarte pour le laisser passer. Il remet une lettre à Edmont, et sort à l'instant. Edmont regarde la suscription, et présente la lettre au duc. Frédéric, après avoir lu, prend un visage sérieux. Il congédie la fête, et fait signe au seul Adolphe de demeurer près de lui. Adélaïde veut aussi rester. Le duc, par un geste un peu sévère, l'invite à sortir Elle s'éloigne en montrant beaucoup d'inquiétude. Rambaut, resté le dernier, fait à Adolphe des signes d'intelligence. Il va se mettre à l'écart, et reparaît de tems en tems dans le fond du théâtre.)

SCENE IX.

FREDERIC, ADOLPHE.

FREDERIC.

Comte Adolphe, lisez cet écrit; *(Adolphe prend la lettre.)* lisez haut.

ADOLPHE.

« Frédéric, ton génie a su commander au sort et enchaîner « les évènemens; mais la fortune épuise sur toi ses faveurs, « et le terme de ses biens est le commencement des maux: « Adélaïde, au mépris de ses liens sacrés, entretient dans son « cœur des feux illégitimes; elle aime Adolphe, et lui en a « fait le terrible aveu. » *(Il paraît déconcerté.)*

FREDERIC.

Poursuivez.

ADOLPHE.

« Mais la seule idée d'offenser l'honneur de son maître a « révolté ce courtisan fidèle, et sa vertueuse résistance fait en « ce moment le supplice de cette épouse parjure. Reçois cet « avis d'un serviteur obscur, mais trop jaloux de la gloire de « son souverain pour lui taire ce qu'il a vu et entendu. » (*Rendant la lettre :*) Seigneur, c'est une calomnie.

FREDERIC.

Je le crois ainsi que vous. Cependant quelque chose peut

y avoir donné lieu. Avez-vous eu des entretiens secrets avec la duchesse ?

ADOLPHE.

Seigneur, ne cherchez point des éclaircissemens trop indignes de vous et de l'objet que l'hymen unit à vos nobles destinées.

FREDERIC.

Répondez à ma question.

ADOLPHE.

En partant, seigneur, vous me chargeâtes du soin glorieux d'écarter l'ennui de la princesse, et vous lui prescrivites de m'admettre souvent en sa présence.

FREDERIC.

Quel était le sujet de vos conversations ?

ADOLPHE.

Il n'est pas présent à mon esprit en ce moment.

FREDERIC.

Il faut vous le rappeler. Que vous disait-elle ?

ADOLPHE.

Seigneur, dispensez-moi....

FRÉDÉRIC.

Vous vous troublez ! Vous savez à quel point la dissimulation m'offense; parlez, et craignez toute ma colère s'il vous échappe une circonstance de ce que je veux savoir.

ADOLPHE.

Vous connaissez ma soumission entière à vos volontés, seigneur.

FREDERIC.

C'est parce qu'elle m'est connue que j'attends de vous toute la vérité. Parlez, parlez, je vous l'ordonne.

ADOLPHE.

Pour la première fois de ma vie il m'est douloureux de vous obéir; mais vous l'exigez, seigneur, le fatal secret sortira de mes lèvres. Il n'est que trop vrai, cette lettre dont l'auteur m'est inconnu, renferme un avis certain.

FREDERIC, *avec étonnement.*

Adélaïde vous aime ?

ADOLPHE.

Sa bouche n'a pas rougi de m'en faire l'aveu.

FREDERIC, *avec plus de surprise encore.*

Elle vous l'a dit elle-même ?

ADOLPHE.

Oui, seigneur; et ma réponse, vous devez le croire, a été pour elle un sujet de honte et de remords.

FREDERIC.

En quels termes vous a-t-elle déclaré son coupable égarement ?

ADOLPHE.

Elle m'a dit que son inclination pour vous ne fut qu'un goût vague, premier besoin d'une ame sensible ; qu'elle n'avait cru vous aimer que par une méprise de son cœur ; que. . . . .

FREDERIC, *l'interrompant vivement.*

Je ne puis croire à tant de perfidie.

ADOLPHE.

Souffrez, seigneur, que je vous épargne ces cruels détails. Pourquoi me forcer à déchirer le cœur de mon maître ?

FREDERIC.

La duchesse vous a-t-elle écrit ?

ADOLPHE.

Non, seigneur. Ce matin seulement j'ai reçu d'elle une boîte.

FREDERIC.

Contenant ?

ADOLPHE.

Je l'ignore.

FREDERIC.

Je veux la voir.

ADOLPHE.

Elle n'est plus entre mes mains : je l'ai renvoyée sans l'ouvrir.

FREDERIC.

Par qui ?

ADOLPHE.

Par Rambaut, *(En ce moment Rambaut traverse le fond du théâtre.)*

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, RAMBAUT.

FREDERIC.

Faites-le venir.

ADOLPHE.

Je le vois qui dirige ses pas vers le palais. *(Il l'appelle :)* Rambaut.

RAMBAUT.

Seigneur ?

ADOLPHE.

As-tu rempli mon message auprès d'Adélaïde ? *(Rambaut affecte un air troublé.)* Parle, le duc l'ordonne.

RAMBAUT.

J'y allais, seigneur, quand vous m'avez apelé.

ADOLPHE.

Tu as donc encore l'objet que je t'ai confié pour le remettre à cette princesse ?

RAMBAUT.

Le voilà.

(Le duc s'en empare brusquement. Adolphe fait signe à Rambaut de s'éloigner.)

(Il sort.)

SCENE XI.

ADOLPHE, FREDERIC.

FREDERIC, *lisant l'adresse :*

« *Au comte Adolphe.* » C'est son écriture. *(Il ouvre la boîte, et en tire différens objets.)* Ses chiffres entrelacés avec le mot amour... une boucle de ses cheveux... *(Il tire un portrait.)* son portrait.... une devise au bas. *(Il lit :)* « Puisse-t-il prendre place et rester sur ton « cœur !... » C'est encore son écriture... *(Il tire un papier avec déchirement.)* Toujours, toujours sa main ! *(Il lit :)* « Journal de mon cœur.... qu'ai-je fait au tems ? il arrête « l'instant où l'insensible doit s'offrir à ma vue... Si, dans cette « foule au moins, je voyais quelques-uns de ses traits ! mais per-

« sonne ne lui ressemble... Ingrat! tous les cœurs me seraient « soumis; je ne veux que le tien, et tu feins une rigueur ou- « trageante Reçois pourtant ces divers témoignages de mon « ardent amour... Tremble de me braver plus long-tems... « L'amour dédaigné appelle la vengeance... » *(Il remet le coffret à Adolphe, et lui fait signe de s'éloigner.)*

ADOLPHE, *hésitant avec inquiétude.*

Seigneur...

FREDERIC, *d'une voix sombre et concentrée.*

J'ai besoin d'être seul; retirez-vous.

(Adolphe sort.)

SCENE XII.

FREDERIC, *seul.*

Il me semble que je fais un rêve épouvantable!

SCENE XIII.

FREDERIC, EDMONT.

EDMONT.

Seigneur, le peuple veut jouir encore de votre présence. Les maisons déjà sont tendues de riches tapis, les rues jonchées de fleurs, et partout les airs retentissent des noms chéris de Frédéric et d'Adélaide.

FREDERIC.

Adélaïde! Périsse ce nom exécrable! Edmont, tu sais que la violation de la foi conjugale est ici un crime capital; qu'un mari, sans le secours des lois, peut punir lui-même son épouse convaincue de ce forfait. Va, cours à l'appartement de la duchesse, prends un poignard, et plonge-le dans son sein.

EDMONT.

Qu'entends-je! est-ce vous, seigneur, qui prononcez un tel arrêt?

FREDERIC.

Obéis.

EDMONT.

Quoi! mon maître voudrait tremper ses mains dans le sang de son épouse!

FREDERIC.

Mon épouse! elle n'est plus que l'opprobre de son sexe: L'infame méditait ma honte..... elle aime Adolphe: elle cherchait en lui un complice adultère de sa lâche infidélité.

EDMONT.

Quel témoignage en avez-vous, seigneur?

FREDERIC.

J'en ai vu la preuve écrite de sa main.

EDMONT.

O mon maître! je vous en conjure, ne précipitez rien; craignez des regrets éternels.

FREDERIC.

Ma fureur ne peut s'éteindre que dans le sang de la parjure. Va, qu'elle n'ait pas un jour, pas une heure à respirer.

EDMONT.

Oh! pourquoi me chargez-vous de ce cruel ministère?

FREDERIC.

Malheur à toi si tu me forces de recourir à un bras plus docile!

EDMONT.

J'obéirai, seigneur. Mais vous voulez que, dans le palais même, au milieu de ses femmes éplorées...

FREDERIC.

Non. Prends des hommes affidés. Conduis-la dans la forêt prochaine; qu'elle reçoive la mort près de l'antique chapelle témoin de nos sermens, et que la cloche de ce lieu, dont j'entends le son des fenêtres de mon palais, m'annonce par trois coups funèbres l'instant de ma vengeance et de son trépas.

EDMONT.

(Fausse sortie.) Seigneur, je vois la duchesse elle-même qui s'avance vers ce lieu.

FREDERIC.

Eh bien! avant d'immoler la perfide, j'aurai le plaisir de la confondre.

SCENE XIV.

FREDERIC, ADELAIDE, EDMONT.

ADELAIDE.

L'inquiétude me ramène près de vous, seigneur : quelle est donc cette lettre qui a paru vous causer tant d'agitation ?

FREDERIC.

Madame, répondez-moi : une femme qui, adorée de son maître, et comblée de ses bienfaits, qui, admise à partager son lit et son trône, abuse de tant de faveurs pour le déshonorer, quel châtiment mérite-t-elle ?

ADELAIDE, *avec fermeté.*

La mort.

FRÉDERIC, *d'une voix foudroyante.*

Tu as prononcé ta propre sentence.

ADELAIDE, *effrayée.*

O ciel ! qu'avez-vous, seigneur ? Cet air, ce regard terrible ! . . . .

FRÉDERIC.

Son trouble est l'aveu de son forfait. *(Dans l'égarement de la fureur:)* Edmont, qu'à l'instant même mes ordres soient exécutés, et vois la foudre sur ta tête si tu te laisses alarmer par la crainte, ou désarmer par la pitié.

(Il sort.)

SCENE XV.

EDMONT, ADELAIDE.

(La duchesse se trouve mal ; elle reprend un peu ses sens : Edmont la soutient et l'entraîne.) (Musique.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt et des bancs de gazon.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, EDMONT, *quatre* GARDES.

(*Adélaïde est vêtue d'une robe blanche ; elle a les cheveux épars, la démarche chancelante. Edmont la conduit et la regarde avec les marques du respect le plus profond, et de l'intérêt le plus touchant. Les gardes restent dans le fond du théâtre.*) (Musique.)

ADELAIDE.

Je suis prête à succomber. *(Elle se laisse aller sur un siége de gazon.)* Une soif ardente me dévore.

EDMONT.

Ce lieu est-il assez isolé ? Commençons par écarter les témoins importuns qui pourraient y être, et traverser mon dessein. *(Il sort faisant signe aux gardes d'avoir l'œil sur Adélaïde.)*

SCENE II.

ADELAIDE, *seule.*

Quel sort m'est donc réservé ? On m'arrache de mon palais ; je demande en sanglotant la cause de cette violence, et l'on ne me répond que par ces mots : *Le duc l'ordonne.* Tout ce que j'ai pu apprendre avant de m'éloigner, c'est qu'Edmont a reçu l'ordre de me conduire dans cette forêt. O Frédéric ! de quoi me punis-tu ? de t'aimer plus que ma vie : ah ! si c'est là mon crime, je suis bien coupable ! *(Après un silence.)* Qui a pu lui conseiller cet acte barbare ? est-ce quelque rivale jalouse de ma félicité ?.... serait-ce.... Mon esprit se confond dans ces affreuses conjectures. J'ai chargé secrètement une de mes femmes d'instruire Hildegarde de mon étrange situation et du lieu où l'on m'entraîne ; mais, hélas !

cet avis ne lui sera point parvenu : on tremble de servir l'infortune.... Tout me fuit et m'abandonne !

SCENE III.

EDMONT, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Edmont, rompez enfin un silence qui me désespère : se peut-il que ce soit mon époux lui-même qui ait ordonné le traitement que j'éprouve ?

EDMONT.

Oui, madame.

ADELAIDE.

Et c'est encore par son ordre que je parcours les sentiers de cette forêt ?

EDMONT.

Oui, madame.

ADELAIDE.

Où me conduisez-vous ?

EDMONT.

Non loin d'ici, près de cette chapelle que vous connaissez, et dont la flèche gothique se distingue à travers ces arbres.

ADELAIDE.

Au nom de l'intérêt que doit vous inspirer une infortunée qui n'usa jamais de son pouvoir que pour faire le bien, au nom de tous les sentimens chers aux cœurs honnêtes, expliquez-moi cet affreux mystère.

EDMONT, *montrant la chapelle bien tristement.*

Là, madame, là uniquement, je dois vous faire connaître les ordres de mon maître.

ADELAIDE.

Allons-y donc sans différer; c'est trop souffrir, il faut que mon sort soit éclairci. *(Edmont l'emmène.)* (Musique.)

SCENE IV.

OLIVIER, *seul.*

Je ne sais que penser : on m'ordonne d'accompagner un char qui mène la duchesse, et qui s'arrête à quelques pas. M. Edmont me recommande le secret sous peine de la vie, m'enjoint d'attendre ici de nouveaux ordres, et s'enfonce dans le bois avec la princesse! Qu'èst-ce que tout ça signifie? On s'attendait à de grandes réjouissances; d'avance je m'enivrais de bonne chère, de vin et de plaisir : point du tout, la fête est contremandée, le deuil remplace la joie, et Frédéric, retiré dans le fond de son palais, en interdit l'entrée à tout le monde. D'où peut provenir ce changement subit? Ma foi, s'il n'est rien de plus stable que ça à la cour, on y sera bientôt privé de l'avantage de me posséder. J'irai rendre le repos aux filles de mon village, qui languissent de mon absence. *(Il se promène)* M. Edmont va-t-il me laisser ici long-tems encore? Ça ne m'amuserait guère, en vérité; je n'ai rien pris de la journée, j'ai appétit et surtout bien soif. *(Regardant dans le fond.)* Ils sont allés par-là, autant que je puis croire.... Je ne sais pourquoi j'éprouve une émotion, une sorte de frayeur...

SCENE V.

OLIVIER, HILDEGARDE, *deux* PAGES.

(Les deux pages se tiennent dans le fond du théâtre.)

HILDEGARDE.

M'a-t-on fait un rapport fidèle? est-ce ici que je dois la trouver? O Adélaïde! ô ma sœur! où êtes-vous? *(Apercevant Olivier:)* Cet homme porte la livrée du prince : il est instruit peut-être... Mon ami, vous appartenez à Frédéric?

OLIVIER.

Oui, madame. Ma fonction est d'avoir soin des équipages de chasse, et de suivre la meute des chiens courans de monseigneur.

HILDEGARDE.

Comment vous trouvez-vous ici?

OLIVIER.

J'ai reçu l'ordre d'y venir.

HILDEGARDE.

Pourquoi ?

OLIVIER.

Je l'ignore.

HILDEGARDE.

La duchesse a disparu secrètement, sans qu'on en sache le motif; elle a dû prendre le chemin de cette forêt : en avez-vous connaissance ?

OLIVIER, *à part.*

Il y va de ma vie; dissimulons.

HILDEGARDE.

Répondez-moi : savez-vous quelque chose de l'arrivée d'Adélaïde en ce lieu ?

OLIVIER.

Non, madame.

HILDEGARDE.

Vous n'avez vu personne qui vous ait parlé de sa fuite étrange, et de la route qu'elle a prise ?

OLIVIER.

Non, madame.

HILDEGARDE.

Cruelle incertitude ! il me vient des idées, des soupçons !... Courons prendre d'autres informations : malgré la défense d'arriver jusqu'à lui, je veux voir Frédéric, le forcer de m'éclaicir ce ténébreux mystère, et donner à sa vertueuse épouse un témoignage d'attachement dont en ce moment peut-être elle a grand besoin. *(Fausse sortie.)* Cependant, si, selon l'avis qu'elle m'en donne elle-même, on l'avait conduite en ce lieu ! si quelque noir complot... Continuons de visiter cette forêt. *(Elle sort suivie de ses deux pages, et pénètre dans le bois du côté de la chapelle.)*

SCENE VI.

OLIVIER, *seul.*

Elle va les rencontrer, et moi je passerai dans son esprit pour un mentenr. C'est avec peine que je lui ai déguisé la vérité; mais, ma foi, quand la vie en dépend, il faut se taire malgré toute l'envie qu'on aurait de jaser.

SCENE VII.

OLIVIER, TROUPE DE VILLAGEOIS.

(Une troupe villageoise, parée de gros bouquets, vient en dansant au son de la musette : les uns tiennent des tasses et de gros brocs de vin ; d'autres portent le buste de Frédéric, et vont le poser sur un tronc d'arbre.) (Musique)

OLIVIER.

Ces gens-là prennent bien leur tems pour se réjouir ! *(Il leur fait signe de cesser leur danse : les villageois, sans prendre garde à lui, continuent de sauter et de danser. Il crie :* Bonnes gens ! bonnes gens ! *Ils ne l'écoutent pas. Ils se fâche et crie plus fort :)* Danseurs impertinens ! m'entendez-vous ?

(La danse cesse, et les villageois restent stupéfaits.)

OLIVIER.

Etes-vous insensés ? Pourquoi cette joie déplacée ?

UN PAYSAN.

Je venons ici fêter l'image de notre bon maître, je voulons aussi célébrer ses grandes victoires et son heureux retour.

OLIVIER.

Notre bon maître est revenu sans doute glorieux et triomphant ; mais il ne veut pas qu'on se réjouisse : il a du chagrin.

LE PAYSAN, *bien étonné.*

Pas possible !

OLIVIER.

Oui, il a du chagrin, et il ne vous convient pas d'être gais quand nous sommes tristes à la cour.

LE PAYSAN.

Vous êtes de la cour, vous ?

OLIVIER.

Oui, je suis de la cour ; on me fait la cour, et je fais ma cour à de charmantes femmes de la cour, entendez-vous ? Retournez à vos travaux.

LE PAYSAN.

Sans avoir dansé tant seulement un petit rigodon ?

OLIVIER.

Ce n'est pas le moment de se divertir; retirez-vous. — C'est moi, Olivier, piqueur de la vénerie de monseigneur, qui vous le signifie. Allez-vous-en.

(Le paysan lui présente un verre, et lui offre à boire.)

OLIVIER, *tendant le verre.*

Pourtant, si ça vous fait plaisir, restez; vous en êtes les maîtres. *(Il boit et tend son verre de nouveau.)* En effet, il est tard pour aller reprendre vos travaux, et je crois que vous ferez mieux de rester. *(Il boit.)* Buvez, à la bonne heure, c'est une occupation paisible; buvez, mais ne dansez pas. *(Il tend son verre.)*

LE PAYSAN.

Le tems se noircit, j'allons avoir de l'orage : allons-nous-en.

OLIVIER.

Ce n'est qu'une nuée qui passe; asseyons-nous et causons. *(Il s'assied près du paysan, et tend son verre.)*

LE PAYSAN, *sans lui donner à boire.*

Allons-nous-en. *(Il se sauve avec les autres villageois, et emporte le buste de Frédéric.)*

OLIVIER, *toujours tendant son verre.*

Restez donc, restez encore. Ils emportent leur vin : *(Il se lève.)* j'en suis fâché. Il est bon pour du vin de paysan, et je suis aujourd'hui si enclin à la tristesse, que j'ai grand besoin d'un peu de jus de la treille pour empêcher l'humeur noire de me gagner tout à fait... Comme le ciel devient obscur ! *(On entend un tonnerre lointain.)* Cet homme avait raison, tout annonce un furieux orage. J'aperçois un gros arbre, allons-nous mettre à l'abri sous son feuillage; de là, j'aurai l'œil sur le char qui attend Adélaïde et M. Edmont.

(Il sort.)

SCENE VIII.

(*Le tonnerre approche. Un orage, mêlé d'éclairs, de pluie et de tonnerre, éclate tout à coup. Frédéric paraît au milieu de l'orage, et tous ses mouvemens peignent la grande agitation de son ame. L'orage cesse.*) (Musique)

FREDERIC.

Pour échapper à l'horreur qui me poursuit, je suis sorti de mon palais, sous prétexte de prendre le plaisir de la chasse; mais le trait qui me déchire a pénétré trop avant dans ma blessure, rien ne peut l'en arracher. J'ai échappé à ma suite importune, et une force inconnue m'entraîne comme malgré moi vers ce lieu terrible. (*Regardant dans le fond du théâtre.*) C'est là... j'entrevois la chapelle... je desire, je tremble... Mais pourquoi ces terreurs d'une ame pusillanime? sa trahison fut évidente, je dois sourire à son châtiment.. Grand Dieu! quand aux pieds des autels elle me jurait amour et fidélité, j'étais loin de penser que les furies éclairaient cet hymen de leurs torches infernales! (*Dans la vivacité de ses mouvemens, un portrait, suspendu à une chaîne d'or, sort de son sein.*) Son portrait! comment ai-je conservé cette image? (*Il le regarde.*) Beauté, fausseté, pourquoi le ciel fait-il de tels présens à la terre? et pourquoi l'art sait-il si bien les retracer sur le vélin perfide? Quoi! cet objet charmant, en qui j'admirais tous les dons de la nature, n'aurait été qu'une femme méprisable! Ces traits touchans, ces yeux si doux peuvent-ils cacher un cœur déloyal? ai-je pu le croire? O Adélaïde! non, tu ne fus point parjure: reviens à ton époux, ses bras te sont ouverts... (*Sortant de son délire.*) O incroyable lâcheté! (*Il arrache le portrait et le jette loin de lui. Il marche après un silence.*) Cependant elle va périr: ai-je dû ordonner son trépas? (*Vivement.*) Le fatal signal n'a point encore frappé mon oreille, courons, il en est tems encore, courons sauver la perfide... (*Une cloche sonne trois coups funèbres. Avec une force concentrée:*) Elle est morte! (*Scène muette de désespoir.*)

(Musique.)

SCENE IX.

FREDERIC, EDMONT.

FREDERIC, *apercevant Edmont.*

Il est donc consommé le plus horrible forfait!

EDMONT.

J'ai dû obéir à mon maître.

FREDERIC, *avec fureur.*

Lâche assassin! tu suivras ta victime.

EDMONT.

Ma vie est à vous, seigneur ; frappez.

FREDERIC.

Elle était le chef-d'œuvre de la nature, et ta main forcenée n'a pas frémi!... Ote-toi de mes yeux, ton aspect m'épouvante. (*Edmont s'éloigne.*) Où vas-tu ? malheureux ! Demeure. J'ai ordonné ton crime. Ton crime! que dis-je? tu as fait un acte de justice... ses bras ne m'entouraient que pour me déchirer... elle méritait la mort... (*Reprenant un air de tranquillité.*) Dis-moi, j'aurai le courage de les entendre, dis-moi toutes les circonstances de sa fin tragique.

EDMONT, *troublé.*

Seigneur...

FREDERIC.

Ne crains pas d'irriter mes regrets : c'est comme son juge que je vais t'écouter. En recevant l'ordre qui te rendait maître de sa vie, qu'a-t-elle dit ?

EDMONT.

Frappée comme d'un coup de foudre, elle m'a demandé la cause de cet arrêt cruel. Un gémissement que je n'ai pu retenir a été ma seule réponse, et je lui ai montré le fer destiné à lui percer le sein : soudain je l'ai vue défaillir, et s'incliner comme une fleur mourante. Revenue de son évanouissement, elle a tourné vers moi un regard si plein de bonté, si attendrissant, que, malgré moi, le glaive est tombé de ma main... Je vous afflige, seigneur ?

FREDERIC.

Poursuis.

EDMONT.

« Quelque soit le crime qu'on me suppose, dites à mon époux « que je meurs innocente et victime de la plus odieuse calom- « nie. » Telles ont été ses dernières paroles. J'ai retrouvé un reste de courage, ce fer a de nouveau armé ma main tremblante;

mais au moment qu'elle recevait le coup mortel... Je ne puis continuer ce cruel récit.

FREDERIC.

Achève : un malheureux veut connaître toutes les circonstances de son infortune.

EDMONT.

Au moment que ses vêtemens légers se teignaient d'un sang vermeil, la nature, oui, seigneur, la nature elle-même a paru prendre part à ce triste évènement. L'orage, devenu plus furieux, a éclaté d'une manière extraordinaire. La chapelle, les rochers se sont ébranlés, et leurs cailloux m'ont paru dégoutter de sang. J'ai entendu des murmures sourds, qui se prolongeaient en échos lamentables. Les vents arrachaient les arbres avec des sifflemens terribles, et la terre me semblait parsemée de flammes livides, qui éclairaient tout l'horison d'une effrayante clarté.

FREDERIC.

Quel tableau !

EDMONT.

Effrayé moi-même d'un si funeste augure, je me disposais à quitter ce théâtre sanglant, lorsque, pâle échevelée, la princesse Hildegarde s'est offerte à ma vue.

FREDERIC.

Ma sœur a été témoin de cette effroyable scène ?

EDMONT.

Oui, seigneur : jeter un cri, m'accabler d'imprécations trop méritées, peut-être, se précipiter sur le corps d'Adélaide, tout cela n'a été pour elle que l'action d'un moment : mais voyant qu'elle ne pressait qu'un corps insensible, elle a fui ce lieu d'horreur. Recueillis par mes soins, les déplorables restes de cette princesse ont été placés sur un pavois que je précède, et qui s'avance lentement, porté par les soldats qui m'ont accompagné : ils vont les déposer dans un char qui attend à quelque distance. *(Il montre le côté par où Olivier est sorti.)*

FREDERIC.

Où suis-je !... *(Après un moment d'égarement, avec effroi :)* Edmont, n'as-tu rien entendu ?

EDMONT, *tristement.*

Seigneur, éloignez-vous; sortez! sortez de ce lieu funeste!

(Une musique lugubre annonce le pavois qui traverse lentement le fond du théâtre ; il est porté sur les épaules par deux soldats, et suivi de deux autres qui marchent l'air consterné. Ce pavois, très-grand, est couvert de cyprès et autres feuillages qui tombent en festons. Adélaïde, ou son effigie, cachée par un voile, est couchée sur le côté.)

FREDERIC, *tendant les bras.*

Adélaïde!...

(Il s'élance, il recule épouvanté, et vient tomber, éperdu de douleur, sur le banc de gazon.)

EDMONT, *se jetant aux pieds de Frédéric.)*

Mon cher maître! reprenez vos sens; espérez en la bonté du ciel; il vous voit malheureux, digne de son appui, croyez qu'il adoucira l'amertume de vos regrets.

FREDÈRIC, *d'une voix faible et douloureuse.*

Va faire rendre à cette infortunée les tristes honneurs de la sépulture. *(Il le rappelle :)* Edmont?

EDMONT.

Seigneur.

FREDERIC.

Elle ne peut être déposée dans le caveau de mes ancêtres; leurs ombres vertueuses repousseraient la sienne : place-la dans ce cénotaphe élevé au fond de mes jardins, sous ces sombres bosquets qu'habitent le deuil et le silence.

SCENE X.

FREDERIC, LE CAPITAINE DE SES GARDES, SUITE DU DUC.

LE CAPITAINE.

Seigneur, vous vous êtes écarté de la chasse, et seul

dans cette forêt, vous exposez vos jours précieux. Pourquoi causer de telles alarmes à vos fidèles serviteurs ?

FREDERIC, *d'une voix sombre.*

Retournons au palais.

MARCHE.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un sombre bosquet, faisant partie des jardins de Frédéric. Au milieu s'élève un tombeau, où se lit l'inscription suivante :

CETTE BELLE FLEUR N'EUT QU'UN JOUR;
HÉLAS! CE FUT UN JOUR D'ORAGE.

SCENE PREMIERE.

(Des femmes de la duchese, vêtues de deuil, sont groupées autour du tombeau. Leurs attitudes différentes peignent l'affliction. Une musique tendre et lugubre se fait entendre. On voit paraître d'autres femmes en longues simarres blanches, les cheveux épars, le sein découvert, et sans autre coiffure qu'une couronne de cyprès. Quelques-unes portent des cassolettes pleines d'encens et de parfums qu'elles placent et font brûler près du monument. D'autres tenant des guirlandes vont les suspendre autour du tombeau. Cette pompe funèbre est ouverte et fermée par des gardes tenant leurs carabines renversées. Après la cérémonie, le cortège sort.)

SCENE II.

FREDERIC, *seul.*

C'est donc là qu'elle repose! *(Après un silence :)* Femme sans honneur et sans foi ! où t'ont conduite tes desirs effrénés, et l'oubli de ta gloire ! Hier tu brûlais d'un feu sacrilège ; aujourd'hui, froide et immobile, tu dors sous ce marbre glacé ; tu dors pour ne t'éveiller jamais. Douleur, plaisir ; toutes ces fatigues du cœur et des sens qui composent la vie

humaine, c'est là qu'ils finissent ; voilà où s'éteignent tous les feux et tous les transports d'un coupable amour....

SCENE III.

EDMONT, FREDERIC.

FREDERIC.

Que viens-tu m'annoncer ? A-t-on connaissance du trépas de la duchesse ?

EDMONT.

Oui, seigneur ; des hérauts d'armes on proclamé sa mort

FREDERIC.

Qu'a dit le peuple à ce cri terrible ?

EDMONT.

Un deuil universel s'est répandu dans toute la ville.

FREDERIC.

Hélas! tous les cœurs lui étaient soumis.... Soupçonne-t-on le genre de son trépas ?

EDMONT.

On croit généralement qu'une mort inopinée l'a enlevée à votre amour : mais vous le savez, seigneur, rien ne demeure caché dans les cours. Quelques mécontens déjà circulent, murmurent, et répandent des bruits séditieux.

FREDERIC.

Et Hildegarde, que fait-elle en ce moment ?

EDMONT.

Elle court éperdue dans le palais, redemandant Adélaïde, vous cherchant, vous appelant à grands cris.

EREDERIC.

Elle fut son amie ; sa douleur est légitime. Hélas! elle retrouvera le calme de l'ame ; et moi, jamais.... Edmont, écoute moi : trahi par l'objet de mes plus chères affections, je deviens comme un être dépouillé de tout ; chef de toute une nation, je me vois sans rapport, sans liaisons dans ma

propre cour. Mes courtisans, les honneurs n'ont plus pour moi qu'une existence importune. Depuis que j'exerce l'autorité suprême, j'ai gouverné avec équité, j'ose le dire; j'ai adouci les mœurs d'un peuple encore barbare, j'ai ramené l'abondance et la prospérité dans mes états : mais le désespoir a brisé le ressort de mon ame, et je ne me sens plus capable de porter le fardeau de la souveraineté. Je veux donc abdiquer le pouvoir dont je suis revêtu.

EDMONT.

Q'entends-je !...

FREDERIC.

Prête-moi une oreille attentive : Adélaïde fut coupable sans doute; mais au lieu de l'immoler moi-même, j'aurais dû laisser au ciel le soin de me venger. Une voix intérieure m'accuse de barbarie, et semble déjà m'assigner une place parmi ces tyrans farouches dont le nom seul épouvante le monde... Tu n'es pas un méchant, je le sais; mais tu fus le ministre trop complaisant de mon aveugle fureur. Notre crime est commun, il faut l'expier ensemble : allons dans quelque asile ignoré de toute la terre attendre dans les remords que le ciel nous punisse, ou qu'il daigne manifester sa clémence.

EDMONT.

La destinée de mon maître sera toujours la mienne : qu'il parle, je suis prêt à le suivre au bout de l'univers.

SCENE IV.

FREDERIC, EDMONT; ADOLPHE *dans le fond du théâtre.*

FREDERIC.

Va porter mes ordres; fais convoquer à l'instant les grands de l'état, et qu'ils se rendent ici. C'est en leur présence, c'est aux pieds de ce mausolée que je veux déposer ma puissance.

EDMONT.

Quoi! seigneur...

FREDERIC.

Ma résolution est irrévocable... Quelqu'un s'avance précipitamment...

EDMONT, *après avoir regardé dans la coulisse.*

C'est la princesse Hildegarde.

FREDERIC, *avec une sorte de frémissement.*

Ma sœur! *(Il lui fait signe de sortir.)*

SCENE V.

HILDEGARDE, FREDERIC; ADOLPHE *toujours dans le fond.*

HILDEGARDE, *accourant une lettre à la main, sans voir Adolple.*

Prince crédule et barbare! lisez, et voyez sur quelle accusation vous avez condamné la plus vertueuse des femmes!

FREDERIC, *lisant.*

Que vois-je!

HILDEGARDE.

Cette lettre du traître Adolphe, et qui contient l'aveu de son amour, cette lettre que j'ai eu l'air de jeter au feu en présence de Rambaut, et à laquelle j'ai substitué un autre écrit... *(Adolphe s'avance jusqu'auprès du duc, toujours sans être vu)* cette lettre, enfin, que j'ai conservée pour l'opposer aux trahisons que je craignais, n'a été reçue d'Adélaide qu'avec indignation; et pour se venger de la vertu de cette princesse, le lâche s'est porté son accusateur.

FREDERIC *s'ecrie :*

Dieu tout puissant! elle était innocente!

ADOLPHE, *se montrant tout à coup; avec force :*

Oui, elle fut innocente. Frédéric, connais tout mon crime, et apprends-le de ma propre bouche : c'est à toi que la boîte était adressée. Tout ce que tu as lu, tout ce que je t'ai dit n'était qu'imposture : moi seul je brûlais d'une flamme insensée. Par les conseils du perfide Rambaut, j'ai flétri l'innocence, j'ai causé la mort d'un ange, d'une créature céleste qui ne respirait que pour toi...

FREDERIC.

O monstre!

ADOLPHE.

Suppose-moi plus criminel encore : imagine des forfaits inconnus, et crois que je les commettrais tous s'ils étaient utiles à mon amour. Apprends, enfin, que j'aime mieux ton épouse dans ce tombeau qu'entre tes bras.

FREDERIC.

O comble d'atrocité! Gardes, *(Des gardes paraissent.)* saisissez ce grand coupable; cherchez son complice, et que leur punition, aussi nouvelle qu'éclatante, soit par toute la terre l'effroi des scélérats qui seraient tentés de leur ressembler.

ADOLPHE.

Va, tu préviens mes vœux. Invente des tortures, je les bénis, et je souris d'avance à l'horreur de mon supplice. *(On l'entraîne.)*

SCENE VI.

FREDERIC, HILDEGARDE.

FREDERIC.

Elle était innocente! et j'ai pu soupçonner sa foi! (*S'approchant du tombeau, il s'écrie :*) Adélaide! Adélaide! réveille-toi de ton sommeil de mort.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, EDMONT.

EDMONT, *accourant.*

Seigneur, le peuple, égaré par des avis perfides, se répand tumultueusement dans le palais, dans les jardins, et redemande Adélaide à grands cris. On parle de meurtre, on dévoue à la mort tous les ennemis de cette princesse, on vient vous demander compte du sang innocent. Vos gardes eux-mêmes sont à la tête de la sédition. (*On entend un grand tumulte.*) Entendez-vous ces cris confus?... On approche, on accourt; ce lieu même ne sera pas respecté.

FREDERIC, *avec fermeté.*

Je les attends.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS ET PEUPLE.

(*Des soldats furieux et armés, suivis de quelques personnes du peuple, se précipitent sur le théâtre.*)

HILDEGARDE, *s'élançant et écartant la foule.*

Peuple, pourquoi ce mouvement séditieux ?

LE CHEF DE L'ÉMEUTE, *tournant le dos au duc.*

Frédéric ?

FREDERIC, *du ton le plus imposant.*

Le voilà. Que voulez-vous ? ma tête ? (*Tirant son sabre*) Je demande que le plus hardi s'avance pour la lui donner (*Tous laissent tomber leurs armes, et prennent l'attitude la plus humble et la plus soumise. Promenant autour de lui son œil irrité :*) Vous restez immobiles ? En recevant le dépôt des lois, j'ai juré de les faire respecter. Peuple rebelle ! tremblez ! (*Après un silence :*) Je renonce à l'autorité, mais volontairement. C'est en l'exerçant que je veux la rendre, et c'est comme votre duc que j'annonce ma volonté de cesser de l'être. Depuis que je tiens les rênes de l'état, jamais un acte arbitraire n'a pesé sur vos têtes ; j'ai respecté vos droits, je n'ai respiré que pour votre bien ; mais hélas ! ce bonheur que j'appelais sur vos demeures a fui loin de moi! Plus à plaindre que le plus malheureux d'entre vous, privé pour jamais d'Adélaide... Vous pleurez à ce nom révéré.

LE CHEF DE L'ÉMEUTE.

Oui, nous la pleurons tous. Qui a pu faire périr une princesse si bonne et si vertueuse !

HILDEGARDE.

Les criminels sont connus.

LE CHEF DE L'ÉMEUTE, *avec force.*

Où sont-ils ?

FREDERIC.

Ecoutez et frémissez : ce modèle d'innocence et de vertu, cette femme adorable est tombée sous un fer homicide ; et son meurtrier, son exécrable assassin, c'est moi ! c'est son époux ! mais c'est lui qui va la venger. (*Il s'elance sur le tombeau : il en sort un son lugubre.*) Qu'entends-je ! c'est son ombre indignée qui m'appelle sous cette tombe. Mânes sacrés d'Adélaide ! appaisez-vous ; mon ame va vous suivre dans l'abîme de l'éternité. (*Il veut s'immoler ; Hildegarde retient son bras.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ADELAIDE, EDMONT.

(*Le devant du tombeau s'ouvre ou s'enfonce tout à coup : Adélaïde paraît sur un lieu élevé, entre deux de ses femmes, et dans tout l'éclat de la plus riche parure.*)

FREDERIC, *émerveillé.*

Que vois-je ? Adélaïde !

ADELAIDE.

Oui, c'est ton Adélaïde qui te plaint, qui te pardonne, et qui jamais ne fut sensible que pour son époux.

FREDERIC.

Grand Dieu ! si c'est un songe, fais-moi mourir au réveil. (*Elle se jette dans ses bras.*) Non, ce n'est point un songe ! c'est toi, te voilà, je te presse sur mon cœur !... Mais quel prodige te rend à la vie et à mon amour ?

HILDEGARDE.

C'est mon ouvrage. Accourue dans la forêt sur les traces d'Adélaïde, j'ai trouvé ce bon serviteur qui fondait en larmes aux pieds de cette princesse, et qui, loin de souscrire à l'ordre sanguinaire qu'il avait reçu, jurait de mourir plutôt lui-même que de verser un sang si précieux. Instruite plus particulièrement alors des détails de cet affreux complot,

j'ai dit à Edmont : Retourne vers cet époux barbare, dis-lui que l'ordre est exécuté, et, par un récit imaginaire, livre son ame à la terreur et aux remords. Les gardes nous étaient dévoués, Adélaide a été ramenée secrètement dans le palais, j'ai fait exécuter la scène du tombeau ; enfin, seigneur, j'ai voulu vous punir d'avoir condamné l'innocence Puisse cette leçon terrible vous apprendre que la précipitation dans les jugemens qui décident de l'honneur ou de la vie des hommes peut devenir un acte d'iniquité, et une source de larmes éternelles.!

FREDERIC

O ma sœur ! ô Edmont! ma voix est trop faible pour ma reconnaissance, et je n'ai rien qui puisse payer de tels services.

HILDEGARDE.

Vous retrouvez le bonheur, c'est là notre récompense.

OLIVIER.

On ne m'avait pas mis dans le secret tout de suite, mais j'ai fini par y être comme les autres.

FREDERIC, *parlant à sa femme et à sa sœur.*

Objets qui m'êtes si chers! et vous bon peuple! partagez ma felicité, et que ce lieu témoin de la plus douce réunion le soit aussi de l'allégresse générale.

(*DIVERTISSEMENT.*)

FIN.